

PETRE SERGESCU – L’HOMME DE CULTURE

ELVIRA BOTEZ

Dans le cadre de la session commémorative dédiée au centenaire de la naissance de **Petre Sergescu** de novembre 1993, l’Académicien Solomon Marcus, en constatant combien est méconnue en Roumanie la personnalité du savant, exprimait son espoir que les recherches ultérieures puissent apporter plus d’informations à l’appui de la définition d’un portrait de celui-ci. Etant donné que le 20 décembre est la commémoration de 50 ans depuis sa disparition, nous allons présenter dans ce papier l’une des facettes de ses imposantes activités et œuvre, celle culturelle.

Petre Sergescu doit ses réalisations scientifiques à ses dons naturels, mais surtout à son infatigable travail, bien guidé depuis son plus tendre âge. D’après ses propres aveux, il devait sa formation à la «**Gazette Mathématique**», dont les directives l’ont aidé à comprendre «*que rien ne peut être solidement bâti sans des sacrifices, comme dans la symbolique œuvre du Maître Manole, que la seule véritable fortune que quelqu’un peut accumuler est seulement ce qu’il peut offrir (...) Tous des passants en tant qu’hommes, seulement l’infime part de bien que chacun d’entre nous a réussi à laisser derrière soi constitue notre unique raison sur cette Terre*»¹. Et la formation de sa pensée, il la devait aux professeurs du Lycée «Traian» de Turnu-Severin, aux professeurs de l’Université de Bucarest de la Faculté de Sciences et de la Faculté de Philosophie, ainsi qu’aux professeurs parisiens².

Le problème de la culturalisation des masses le préoccupe dès sa période étudiante, quand, en sa qualité de membre (censeur) du Comité des Etudiants de Bucarest, il organisera des écoles d’adultes dans le cadre desquelles se tenaient des réunions littéraires gratuites pour le peuple, afin d’infiltrer les grands sentiments et idées qui nous gouvernaient alors, pour que le moment décisif puisse tous les trouver unis et pleinement confiants en la victoire.

Ensuite, après la guerre, il collaborera avec quelques articles de popularisation de l’astronomie à la revue de Dimitrie Călugăreanu, «**La Science pour tous**». A commencer par 1926, date de sa venue à Cluj, il sera un membre actif de l’«Extension universitaire en Transylvanie», en donnant une série de conférences en Transylvanie et, après 1940, en Banat aussi. Il a été un tout aussi actif Maître de conférences de l’**Université** de Vălenii de Munte et de l’**Athénée Roumain**, dont il devient le membre en 1934, recevant, en 1941, un prix appartenant au legs de Trandafir Djuvara. Une partie de ses conférences ont été publiées dans les revues culturelles de l’époque, ou bien séparément.

¹ Gazeta Matematică, XLI (1935–1936), 6, pp. 320–322.

² Gândirea matematică, Cluj, 1928, pp. VI–VII.

En ce qui suit, nous allons recueillir quelques-unes des idées de sa vaste œuvre de publiciste, des papiers parus notamment pendant l'entre-deux-guerres dans les revues culturelles roumaines.

En répondant à l'enquête scolaire de la revue **La société de demain**³, Petre Sergescu exprimait ses opinions sur l'amélioration de l'enseignement roumain. Dans les conditions des années 30, il considérait nécessaire le triplement du nombre des écoles élémentaires, avec des enseignants bien préparés et bien rémunérés, afin qu'ils puissent être des modèles dans leurs villages, de tous les points de vue; il était d'avis que l'admission au lycée devait se faire après un examen rigoureux des aptitudes intellectuelles des enfants. Il voyait comme nécessaire la réduction du nombre des lycées théoriques (des économies réalisées on pouvait créer des internats hébergeant des boursiers de mérite, avec des professeurs sélectionnés) et l'agrandissement du nombre des lycées pratiques, dont les programmes devaient être radicalement modifiés. Mais la réforme capitale de notre enseignement aurait consisté en **l'avènement d'une politique scolaire unitaire, affranchie de l'influence des changements politiques** et se dirigeant d'après quelques principes généraux intangibles.

Dans la «Chronique universitaire» de la revue **Pensée roumaine**⁴, il traite du *Problème de l'élément roumain à l'Université de Cluj*, problème spécifique à la période, en dévoilant son manque de moyens, l'absence d'une bourgeoisie roumaine à Cluj, l'état sanitaire précaire des étudiants roumains, le manque de débouchés après la fin de leurs études universitaires. Afin de venir en aide aux étudiants pauvres, il propose que ceux-ci soient exemptés de taxes, ainsi que la fondation d'une association pour la protection de la jeunesse intellectuelle roumaine, découlant d'une initiative privée qui complète les mesures que l'Etat devait prendre. Il demande que les étudiants roumains et ceux minoritaires jouissent de l'égalité de traitement et que soit instaurée la juste répartition des diplômés. Les emplois d'Etat devraient être obtenus par concours d'Etat, avec représentation de l'Université dans des commissions, et la matière fondamentale des concours devrait être: **la connaissance approfondie des éléments constitutifs de la nation roumaine: la langue, l'histoire, la géographie, les idéaux**. Les examens de libre pratique et les concours d'Etat auraient eu pour résultat le nivelage de l'effet des diplômes étrangers que les universités devraient équivaler, mais qui ne garantissaient pas la conscience roumaine de leurs titulaires. Le surpeuplement universitaire pourrait être évité par une rigoureuse sélection à l'entrée dans le système d'enseignement supérieur, avec la possibilité du développement des autres leviers sociaux, par l'organisation de l'enseignement agricole, industriel et commercial, qui corresponde aux réelles nécessités du pays, avec beaucoup de tenue pratique.

³ Societatea de mâine, București, 15 (1938), 1, pp. 7–8.

⁴ Gând românesc, Cluj, 4 (1936), pp. 551–557.

Dans la série des chroniques scientifiques des **Propylées littéraires**⁵, tout en dévoilant l'état d'esprit créé par les journaux: le sensationnalisme pour augmenter les tirages (crimes, fraudes devant sévèrement être jugées par les tribunaux), il montre quel devrait être leur véritable rôle: «Une école de l'énergie nationale, (car) le grand public doit connaître aussi l'activité bienfaisante des Roumains».

Il constate qu'en Roumanie trop peu d'attention est portée à la tradition, celle qui forme la chaîne qui lie les générations successives d'intellectuels. Peuple jeune du point de vue scientifique, nous nous sommes plutôt limités à apprécier et à encourager les savants, en négligeant la chaleur spirituelle dans les rapports entre le grand public et les chercheurs, chaleur ne pouvant s'inspirer que de la tradition culturelle du pays, d'autant plus importante au début de l'évolution culturelle d'un pays qu'elle signifie le premier grand pas vers le progrès. Malheureusement, nous ne nous sommes pas rendus compte dès le tout début de la valeur morale de la tradition. Il salue avec satisfaction les essais de la création d'une tradition scientifique roumaine, marquées par la parution de l'ouvrage de Ion Ionescu, «Historique de la Société Polytechnique», société ayant pour principal but l'organisation des ingénieurs roumains afin de pouvoir exécuter toutes sortes d'ouvrages⁶. D'autre part, si on connaissait mieux nos villages, conservateurs de la tradition, on gagnerait en confiance sur le rôle du peuple roumain, on saurait chérir tout ce qui est merveilleux et fort dans notre conscience nationale. Pour soutenir cette idée, il présente le livre *Visages de Săcele* (parue en 1938 dans la collection «Le livre du village», réédité en 1995 par la Mairie de la ville de Săcele) dans l'article «*L'icône d'un merveilleux village roumain: Săcele, près de Braşov*»⁷, ainsi que son auteur, **George Moroianu** (étudiant en France pendant le procès du Mémorandum, l'un des principaux fondateurs de l'atmosphère occidentale d'intérêt et sympathie pour les Roumains; chargé de missions à l'étranger du Gouvernement roumain, à Vienne et Londres, il a partout lutté pour la victoire de la cause roumaine). Chaque page de ce livre ressuscite une figure merveilleuse et âpre des paysans montagnards, qui ont su résister à tout sorte d'opresseurs.

Il a fait preuve de beaucoup d'intérêt pour certains aspects ayant rapport à la science, comme par exemple les rapports entre la science et la religion. La vérité scientifique est en permanent devenir/changement, elle constitue une étape dans la série d'«approximations successives» caractérisant toute forme de connaissance humaine. Les vérités de la religion sont fixes, immuables, donc il ne peut y avoir de contact entre le domaine de la science et celui de la religion. La science nous convainc de notre petitesse dans l'Univers; toute tentative d'étayer ou fonder une religion par la science, ou *vice versa*, est chose vaine, donc il existe une indépendance absolue des deux. Sergescu montre l'erreur infiltrée dans l'éducation

⁵ Propylee literare, Bucureşti, III (1928/1929), 1, pp. 20–22.

⁶ Idem, *ibid.*, 11-12, pp. 38–41.

⁷ Ardealul administrativ, Cluj, III (1939), 6–7, pp. 57–59.

des jeunes générations, concernant la prétendue stagnation du progrès scientifique due au christianisme. La stagnation de la science durant 15 siècles n'est pas due au christianisme, mais à l'œuvre d'Aristote, considérée tellement merveilleuse que ses héritiers n'ont pas osé y toucher. Mais les savants du Moyen Age chrétien ont renversé son système philosophique, et ainsi la Renaissance fut instaurée. Mais, tandis que ses œuvres artistiques sont admirées et leur valeur ne peut pas être niée, les créations de la pensée gisent sous la poussière des bibliothèques en état de manuscrits, étant donné qu'à l'époque on ne connaissait pas l'imprimerie^{8,9}. Un autre titan de la Renaissance, **Léonard de Vinci**, était présenté dans nos manuels d'histoire comme étant un illustre représentant artistique de la Renaissance; Sergescu corrige cette assertion dans son article: *Léonard de Vinci en tant qu'homme de science*¹⁰.

Au sujet de la science, il la voit comme un élément d'amélioration de notre vie matérielle et comme facteur de formation de notre pensée. La science créatrice peut être un guide dans la vie morale des individus et de la société. Elle habitue l'homme au travail continu et à la discipline. La haute estime dans laquelle les savants tiennent les valeurs spirituelles est un des leviers du progrès social. La science enseigne la solidarité de tous les hommes, à commencer par la solidarité nationale. Elle est l'étincelle d'espoir dans le progrès continu de l'humanité. Toute découverte, peu importe son degré d'abstraction, a sa part dans les inventions pratiques des années ou siècles suivants. L'un de ses avantages est qu'elle présente un guide de la vie normale, honnête, juste et laborieuse. Loin de n'être qu'un luxe inutile, la science est une des clefs de voûte de l'organisation actuelle de l'Etat¹¹.

On ne peut pas, bien entendu, revenir à l'esprit de l'encyclopédisme des XVII^e–XVIII^e siècles, mais tout savant, tant spécialisé qu'il soit, se doit de ne pas perdre de vue le tout – la science humaine – ne serait-ce que dans sa structure générale. A l'appui de cette idée, Sergescu nous offre «*L'évolution de la conception sur l'Univers*»¹², en montrant – en résumé – que celle-ci a commencé par être théologique pendant l'Antiquité et même chez les anciens Grecs, a continué par être métaphysique chez Aristote et les savants du Moyen Age, ensuite physique aux débuts de la science moderne, avec Galilée, mécaniciste (cinétiste) chez Descartes et dynamique chez Newton, basée sur la loi de la gravitation universelle, pour devenir plus abstraite avec Einstein, car elle est purement géométrique.

Son extrême spécialisation empêche le contact de la science avec la réalité. Pour parer à ce mal, sont nés – presque sans que les masses en aient la conscience –

⁸ Lamura, București, 7 (1926), 1, pp. 1–7.

⁹ Cultul Patriei, I (1931/1932), 6, 7, 8.

¹⁰ Roma, revistă de cultură italiană, București, 6 (1926), 1, pp. 2–4.

¹¹ Ramuri, Craiova, 17 (1923), 3-4, pp. 47–50.

¹² Propilee litterare, București, V (1930), 1, pp. 25–30.

deux nouvelles institutions: les revues scientifiques et les congrès. Dans leur majorité, les revues préfèrent des expositions de découvertes originales, et, parmi les résultats, seulement ceux positifs. Leur activité est complétée par les congrès, avec leurs expositions générales de documents, discussions, échanges d'opinions. En soulignant leur présence en Roumanie aussi, Sergescu milite pour la participation de nos savants aux congrès internationaux, nos gouvernants ne devant pas considérer cela comme une dépense inutile, vu que c'est l'unique moyen de gagner l'estime durable des étrangers¹³.

Le contact dès la jeunesse avec la grande cité de la culture française le détermine, par l'entremise de la science et de la culture, de devenir un militant actif de l'amitié franco-roumaine. Dès 1923, il se fait le chroniqueur de l'immense activité que N. Iorga déploie pour nous faire connus à l'étranger par l'Ecole Roumaine de Paris ou par ses cours à la Sorbonne¹⁴. Dans une autre article¹⁵, il fait une présentation de quelques mathématiciens français dans la perspective de leur implication dans la vie politique de la France, pour la plupart liés à la Révolution de 1789; il recense aussi une œuvre fondamentale: *Bibliographie franco-roumaine* des époux Geta et Alexandru Rally, parue à Paris en deux tomes¹⁶.

La parution, en 1937, du livre de **Pierre Mesnard**, *Essai sur la morale de Descartes*, est l'occasion pour Sergescu de la présenter à un plus large public dans la revue **Pensée roumaine**¹⁷, article dont nous pouvons retenir la conclusion: Descartes n'est pas parvenu à l'élaboration d'une doctrine définitive de la morale. Cependant, on peut poursuivre dans son œuvre l'agrégation des idées fondamentales. Le problème essentiel de la morale cartésienne est l'union entre le corps et l'esprit, qui ne peut véritablement s'accomplir que s'ils constituent deux entités développées parallèlement de façon harmonieuse. L'auteur de l'essai, maître de conférences de sociologie et d'éthique de l'Université de Poitiers, avait consacré de nombreuses études à notre littérature et à notre réalité sociale. Cette activité avait son importance, étant donné que la connaissance mutuelle entre les nations est un des facteurs fondamentaux de leur entente. Par notre situation géographique, par une certaine apathie et maladresse dans la recherche des amitiés sincères à l'étranger, nous ne sommes parvenus à être bien connus ni par nos alliés, ni par nos ennemis. Au lieu de nous accuser réciproquement devant les étrangers par la faute des passions politiques, que de réels services pourrions-nous rendre en épargnant notre énergie disponible pour des œuvres honnêtes et modestes de propagande non rémunérée et pas du tout tendancieuse! Ce que nous, les Roumains, manquons de faire dans ces directions est pallié par le travail objectif de

¹³ Propilee literare, București, III (1928/1929), 17, pp. 22–24.

¹⁴ Ramuri, 17 (1923), 1-2, pp. 28–30.

¹⁵ Societatea de mâine, 16 (1939), 4, pp. 133–135.

¹⁶ Darul vremii, Cluj, I (1930), 4-5, pp. 115–117.

¹⁷ Gând românesc, 5 (1937), pp. 362–365.

certaines savants étrangers, qui nous ont regardés avec intérêt, ensuite avec amour, et qui apportent – par leur parole autorisée – des témoignages justes sur nous (Em. de Martonne, Bouligand, Olivier Martin, P. Montel). S’inscrit dans cette tendance la thèse de doctorat de J. Weisbuch, *L’économie rurale de la Roumanie*, que Sergescu présente dans son article, *Une thèse française sur la Roumanie*¹⁸.

L’information rapide et exacte sur l’état général des connaissances – l’encyclopédie – parue au Moyen Age, évoluant avec d’Alembert et Diderot et devenant au XIX^e siècle une œuvre collective (Grande Encyclopédie, 31 tomes), trouve un nouveau mode de présentation: en tant que stimulent de la volonté et instrument de compréhension des grandes lignes des problèmes fondamentaux de la science et de la vie contemporaines. Il ne fournit pas tous les détails, mais établit les liaisons fondamentales, en indiquant le lieu où on peut trouver les expositions des détails. Il s’agissait de la nouvelle Encyclopédie Française, qui allait paraître en 18+2 tomes (à raison de 4 par an) (*La Nouvelle encyclopédie française*¹⁹).

Sergescu a aussi dédié certaines de ses pages à la vie scientifique roumaine, aux revues scientifiques, aux bibliothèques de popularisation²⁰. En particulier, l’activité scientifique du Cluj roumain (pendant la première décennie après la Grande Union) prouve que seulement les peuples très doués peuvent donner de tels résultats (Sergescu en présente quelques-uns, comme les revues scientifiques de Cluj, le Musée Ethnographique de Cluj, le traité de la théorie des fonctions de David Emmanuel)²¹.

Un épisode particulier de son activité dans les revues est formé par la série des articles parus dans les **Propylées littéraires**: *La pensée mathématique et la science*²²; *La pensée mathématique et la vie*²³; *Méthodes de la pensée mathématique*²⁴, et dans **La société de demain**: *Sur la pensée mathématique. Evolution de la pensée mathématique*²⁵; *Création mathématique*²⁶, qu’il réunira dans une unique œuvre: **La pensée mathématique**, publiée par l’Académie Roumaine.

Lorsque les tragiques événements de 1940 l’ont forcé à quitter Cluj et à se réfugier à Timișoara avec l’Université, *il n’a pas capitulé, mais il s’est enveloppé le cœur de la toile du drapeau ... en attendant la résurrection* (N. Iorga).

Esprit encyclopédique, connu, même de nos jours, plus à l’étranger, à cause de son activité dans les forums et les revues d’histoire des sciences, celui qui nous

¹⁸ Societatea de mâine, 14 (1937), 2, pp. 56–57.

¹⁹ Societatea de mâine, 13 (1936), 6, pp. 151–152.

²⁰ Ramuri, 19 (1925), 1, pp. 45–47.

²¹ Propilee literare, București, III (1928/1929), 4, pp. 20–23; 8, pp. 23–24.

²² Idem, I (1926/1927), 4, pp. 16–17; 5, pp. 13–15; 6, pp. 16–17.

²³ Idem, ibid., 15, pp. 16–18; 16, pp. 15–18.

²⁴ Idem, II (1927/1928), 11–12, pp. 11–17.

²⁵ Societatea de mâine, Cluj, 2 (1925), 45, pp. 795–796; 46–47, pp. 815–819; 48–49, pp. 847–850.

²⁶ Idem, 3 (1926), 8, pp. 136–137; 9, pp. 156–157.

a legué tant de pages expressives sur nombre de personnalités de notre culture (Vasile Conta, Traian Lalescu, Teodor Costescu, David Emmanuel, Gheoghe Titeica, Dimitrie Pompeiu, Nicolae Abramescu, Gheoghe Bratu, George Enescu) mériterait largement une monographie, la réalisation de laquelle honorerait l'Académie Roumaine, dont il a été le membre par correspondance.